

N° 106
7 DÉC.
1922

CINÉ

0 fr. 25

pour

tous

Jenny

Hasselquist

l'interprète

des *Émigrés*

et de

l'Épreuve

du *Feu*



ADRESSER TOUTE CORRESPONDANCE : 26 bis, RUE TRAVERSIÈRE, PARIS

Paraît le Jeudi
(MANDATS AU NOM DE :
Pierre HENRY, DIRECTEUR)

ABONNEMENTS
France 10 Fr.
Etranger 15 Fr.

ENTRE NOUS

(Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs)

Savigny. — La distribution de *Pauvres Gosses*, la production Stoll éditée par Pathé-C. C., n'a pas été indiquée. — Charles Rosher a fait la prise de vues de presque tous les films de Mary Pickford. L'opérateur habituel de Douglas Fairbanks est Arthur Edeson. — Le titre américain d'*Heures d'Epouvante*, le film Goldwyn interprété par Barbara Castleton, est *Dangerous Hours* (scénario de Mary Roberts Rinehart). — Le titre américain des *Trois Prétendants*, avec Shirley Mason, est : *The Winning Girl*. — Celui de *Monsieur mon Mari*, avec Vivian Martin, est : *His Official Fiancée*. — La succursale française des films Universal éditera ses premiers films en janvier prochain. — Vos renseignements me sont très utiles.

Philosophe. — Je comprends d'autant moins ce silence que les artistes auxquelles vous avez écrit sont actuellement à Paris. Demandez-leur donc la restitution des timbres-poste, tout au moins.

Lulu. — La distribution de *Rouletabille chez les Bohémiens* a été indiquée plusieurs fois dans *Ciné pour tous*. Voir le numéro 101, par exemple.

Cycle José. — C'est Ben Turpin, des Comedies Mack-Sennett, que vous avez vu avec Charles Chaplin dans *Charlot joue « Carmen »*, tourné en 1915. — Dudule n'est venu au cinéma qu'en 1920.

Sphinx. — Décidément, le cas se généralise. Même réponse qu'à *Philosophe*. Réclamez vos timbres à ces artistes. — Nous ne pouvons assumer cette entreprise ; insistez auprès d'eux, peut-être finirez-vous par obtenir satisfaction.

Jacques B. — Almé Simon-Girard, studio Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris-19^e. — Célibataire. — N'a pas tourné d'autre film depuis *Le fils du Flibustier*.

Fiammetto. — Romuald Joubé, 18, rue de la Grande-Chaumière, Paris. — Irene Wells, Sté d'Éditions Cinégraphiques, 46, rue de Provence, Paris-9^e.

Marc d'Aym. — Voici la distribution de *la Reine des Césars* : Antoine (Thurston Hall), Octave (Fritz Leiber), Cléopâtre (Théda Bara). — *Antoine et Cléopâtre* est un film Cinés de 1914 réalisé par Enrico Guazzoni, dont je ne connais pas l'interprétation ; le premier est un film Fox réalisé en 1918 par C. Gordon Edwards, le metteur

SPECTATEURS

Un Printemps, un Louvre de l'esprit, voilà ce que bien souvent l'entrée d'une salle de cinéma a représenté pour nous. De même qu'aux grands magasins chacun va vers un rayon particulier, les spectateurs de cinéma vont chercher devant l'écran des sensations assez diverses.

Nous avons d'abord l'immense majorité de ceux qui viennent « regarder » un roman, une pièce en images et pour qui l'anecdote compte avant tout. Ils demanderont des situations bien agencées, imprévues et pas trop invraisemblables. Pour le reste...

Il y a aussi les indifférents, tout de même moins nombreux, qui viennent, les uns pour passer deux heures bien au chaud ; et d'autres, plus jeunes ceux-là, pour se blottir l'un contre l'autre à la faveur de l'obscurité... ; d'autres encore, pour écouter de la musique ; et quelques-uns aussi pour s'endormir doucement.

N'oublions pas, surtout, d'autres spectateurs — grands lecteurs de revues cinégraphiques, d'ailleurs — les admirateurs de vedettes, les *movie-fans*, comme on les appelle en Amérique. Nous les connaissons bien, ceux-là ; d'ailleurs nous n'avons qu'à raviver nos souvenirs, car n'avons-nous pas tous commencé à nous intéresser au ciné grâce à ses interprètes ? Aussi savons-nous que pour ces « fans » ni scénario, ni réalisation ne sauraient exister : « Lui » ou « Elle » seuls comptent... Notons, d'ailleurs, en passant, que de telles admirations sont d'intensité plus brèves, en général, qu'elles sont plus intenses ; que seulement Il, ou Elle,

en scène de *la Reine de Saba*. — Les interprètes de *Théodora* sont : Rita Jolivet (Théodora), René Maupré (Andréas), Ferruccio Biancini (Justinien). — Les postes de ce genre sont réservés, comme bien on pense, aux « camarades ». — Rita Jolivet est française. A également tourné en Amérique sous la direction de Léonce Perret.

M. de Rives. — Fritz Leiber, Fox Studios, 1401, Western Avenue, Los Angeles (Californie), U.S.A. — Tourne rarement, étant avant tout acteur de théâtre.

Wallarisemo. — Rudolph Valentino, latin, a apporté une note nouvelle dans le film américain ; d'où son succès là-bas. — Je ne pense pas qu'il trouve un succès aussi grand en France, où ce type de jeune premier n'est pas aussi nouveau. Au contraire, tel un anglosaxon, comme Reid, Fairbanks ou Melghan, a plus de chances d'intéresser.

Aimant A. — Yeux bleus. — Un mètre soixante-dix. — Je n'ai pas encore vu Maggy-Théry suffisamment à l'écran pour pouvoir vous dire ce que je pense de ses talents.

Dolly C. — N'ajoutez pas davantage fol à ce bruit de mariage Chaplin-Negri. La presse américaine « flance » de la même manière Chaplin très souvent. N'a-t-on pas déjà annoncé son prochain mariage avec May Collins, Edna Purviance, Claire Windsor, Claire Sheridan, Lila Lee, Peggy Hopkins, etc ? — *Les Félics* ont été tournés pour Goldwyn par C. Mason-Hopper. — *Les Destinées* par Duplessy, un cinégraphiste belge. — *Un revenant plein d'Esprit* par C. Richard Jones. — Pour *Sa nuit de Noces* je crois, sans pouvoir l'affirmer, que le réalisateur est Emile Chautard.

Beauté Noire. — Biographie de Gabriel de Gravone dans le numéro 63 (envoi franco contre 0.50). — Authentique, pour tous deux. — Jean Devalde n'a pas tourné, je crois, depuis *Son Altesse*. — Biographie de Charles de Rochefort dans le numéro 83.

Eyssérie. — Excellente idée, en effet. Un spectateur averti de la sorte vaut... presque un cinéphile. — Pour le *Maître des Fauves*, je ne puis vous indiquer la distribution ; ce que je sais, c'est que c'est une des nombreuses productions de Hagenbeck, propriétaire du fameux jardin zoologique qui porte son nom. — Ses films sont, en somme, l'équivalent allemand des films américains de la Selig (*En mission au pays des fauves ; la Cité perdue*, etc.).

Aux lettres qui nous sont parvenues après le 3 décembre, il sera répondu dans le prochain numéro.

ne paraisse plus pendant quelques mois à l'écran, ou ait la maladresse de ne point satisfaire à une demande de photo... et l'on passe à d'autres.

Enfin, il y a un tout petit nombre de spectateurs, dans les salles, que l'on appelle des *cinéphiles*. Ils ne partagent, en général, pas l'avis d'aucune des catégories de spectateurs ci-dessus énoncées.

Les cinéphiles voient les films d'un point de vue assez spécial. Ils ne demandent guère au scénario que de comporter des situations exclusivement visuelles ; ils demandent au cadre dans lequel se déroule l'action d'être assez stylisé pour attirer l'attention que sur ce qu'il faut qu'on voie ; ils ne recherchent pas les éclairages jolis ou inusités, mais désirent simplement qu'ils soulignent le sens des scènes et la psychologie des personnages. Ils ne demandent pas à l'interprète d'être plus ou mieux que le personnage qu'il incarne. La photographie n'aura d'intérêt pour eux qu'autant qu'elle enregistrera bien l'action, et les jolis paysages immobiles, ou les couchers de soleil qui pullulent encore, inexplicablement, dans tant de films, ne déchaîneront pas leurs applaudissements.

Les cinéphiles, enfin, ne vont pas toujours au même cinéma ; ils vont toujours aux cinémas qui présentent un programme intéressant. Et ils font voir un film intéressant autant de fois qu'ils le jugeront utile.

Les cinéphiles ne sont pas nombreux. Mais ils sont la minorité qui dirige. Ils sont, pour quelques-uns, les cinégraphistes de demain. Grâce aux premiers cinéphiles, le cinéma de 1922 est tout autre chose que celui de 1912. Grâce aux cinéphiles actuels le cinéma de 1932 sera, lui aussi, très supérieur au cinéma d'aujourd'hui.

P. H.

LES FILMS DE LA SEMAINE

LE SANG D'ALLAH

composé et réalisé par Alfred Vercourt
et Luitz-Morat

Film Luitz-Morat 1922 Edition Pathé-C.-C.

Yasmina, la favorite du Sultan Ahmed Abd El Kalem, oublie les terribles supplices réservés par le Coran à la femme adultère, et cherche l'amour aux lèvres d'un bel esclave. Hélas, les harems ne gardent pas longtemps leurs secrets ; le bel esclave est égorgé aux pieds de sa royale maîtresse, Yasmina est condamnée à la lapidation...

Le jour même où elle est livrée au peuple, une troupe d'Européens arrivant dans le pays, établit son campement non loin de la ville où règne Ahmed Abd El Kalem. Deux Européens commandent la petite expédition, Jack Heverley et Henry Anverson... Jack est venu en Afrique, attiré par les grandes chasses, Henry, pour y oublier une femme... sa femme trouvée quelques jours avant au bras d'un autre !... Or, le vie qui est beaucoup plus romanesque que tous les romans, amène Henry exactement à l'endroit où l'on lapide Yasmina. N'écouterait que son instinct de civilisé (il ne sait d'ailleurs pas de quel côté cette femme est coupable) lui, l'homme trompé, sauve l'épave adultère.

Mais en Islam, l'acte d'humanité d'Henry est considéré comme un crime. « Les chiens de chrétiens » sont donc, sur l'ordre du Sultan, assaillis en pleine nuit. Tous, y compris Yasmina échappent à la razzia ; seul, Henry est fait prisonnier et ramené à la ville. Il a volé la favorite du Sultan, il paiera son audace de sa tête ; il est même déjà entre les mains du bourreau, quand Yasmina, renonçant à une liberté qui coûte si cher, surgit au milieu de la foule et se jetant aux pieds d'Ahmed Abd El Kalem, offre sa vie pour celui qui a tenté de la sauver.

Ahmed Abd El Kalem, en bon oriental, s'y entend en matière de cruauté. « Tu seras libre, dit-il à Henry, quand tu auras rendu à la Mort, ce que tu as pris à la Mort ». Tue toi-même la coupable et les portes te seront ouvertes ».

Et souriant, devant le geste de révolte d'Henry, il le fait conduire, ainsi que Yasmina, sur une des terrasses où ils devront subir le supplice du soleil et de la soif...

Henry a un poignard. Yasmina est à ses pieds, pleurant et ne cherchant même pas à se défendre. Un peu de sang versé et le jeune homme serait débarrassé de la malheureuse, mais c'est un civilisé, il n'a pas tué sa propre femme, il ne tuera pas celle d'un autre, il accepte sa torture.

Après quelques heures atroces, le soleil a raison de l'épouse adultère. Yasmina meurt.

Henry va lui aussi succomber, quand surviennent enfin ses amis qui parviennent à le rappeler à la vie ; ils quitteront sans plus tarder ce pays de cruauté, et comme il est grand temps qu'Henry voie lui sourire le sort jusque-là défavorable, il épousera la sœur de Jack, qui l'attend et qui l'aime.

Yasmina F. Alexandresco
Henry Anverson Gaston Modot
Le Sultan San Giorgio
Jack Heverley Henri Rollan
La sœur de Jack Marthe Vinot

LE SERMENT

(Five days to live)

composé par Sessue Hayakawa et réalisé par
Colin Campbell

Film R. C. 1921 Edition Gaumont

Dans le même quartier d'une ville chinoise vivaient, perdus parmi les sujets du Céleste Empire, un Japonais et une Japonaise. Lui, Tai-Lengng, était sculpteur de statuettes ; elle, Ko-Ai, servante de restaurant. Les affinités de race et l'humilité de leur condition avaient fait naître en eux une sympathie qui s'était bientôt changée en tendresse profonde. Cet amour n'était guère vu d'un œil favorable par le patron de la jeune fille, Chang-Wo. Celui-ci, son père nourricier, l'avait adoptée, orpheline, moins par affection que par cupidité. Il la faisait servir aux multiples besognes de sa maison.

La jeunesse de la servante n'avait pas touché que le cœur de Tai-Lengng ; elle avait éveillé aussi le désir d'un riche mandarin, Li-Fong-Tchou. Dédaigné de celle qu'il convoitait, Li-Fong-Tchou ne trouva rien de mieux pour l'obtenir que d'user de contrainte morale. Chang-Wo était son débiteur et ne pouvait s'acquitter. Le mandarin proposa de lui remettre sa dette s'il lui donnait Ko-Ai pour épouse. Bonne affaire !... mais le père nourricier dénaturé se heurta au refus obstiné de Ko-Ai qui avertit le sculpteur. Le jeune homme, surmontant sa timidité, la demanda en mariage. Un ricanelement de mépris fut la seule réponse qu'il obtint. Comment sa pauvreté osait-elle lutter contre tant d'opulence ! Et l'infortunée Ko-Ai allait être livrée au puissant mandarin, quand un avis public vint tirer Tai-

Tsuru Aoki et Sessue Hayakawa

dans

Le Serment



Leong du désespoir où il était plongé. Il était fait savoir que le redoutable bandit surnommé « Le Loup », condamné à la peine capitale, offrait de révéler à quiconque subirait le châtement à sa place l'endroit où étaient cachés ses trésors. L'exécution devait avoir lieu dans cinq jours et la coutume chinoise autorisait pareille substitution de personne. A cette annonce, Tai-Leng n'écoula que son amour. Qu'était la mort si, à ce prix, sa bien-aimée lui appartenait, ne fût-ce que cinq jours, et s'il lui assurait par son sacrifice tout le bonheur que permet une immense richesse !... Il court trouver « Le Loup », lui jure qu'il prendra sa place à l'heure dite, et « Le Loup » lui indique où git son trésor.

« Le Loup » n'a pas menti : or, joyaux, pierres précieuses se trouvent à l'endroit désigné. Tai-Leng est riche démesurément. Sa fortune subite éclipsa celle du mandarin. Ko-Ai est à lui, Ko-Ai est sa femme. Et pendant cinq jours, c'est pour les deux époux la lune de miel magnifique, les baisers enivrés, dans les merveilles d'un palais et la splendeur de leur jeune amour. Hélas ! l'heure fatale est venue. Tai-Leng l'annonce après mille hésitations à sa bien-aimée. Il est d'un pays où l'on tient son serment, même aussi terrible que le sien et, malgré ses supplications déchirantes, il s'arrache des bras de Ko-Ai. Il faut se séparer. Mais Ko-Ai lui répond : « Non, nous ne nous séparerons pas ! Va, je te retrouverai en même temps dans un monde où l'on est à jamais réuni... » Tai-Leng est allé se livrer. Le bourreau lève déjà son sabre. Mais, ô bonheur ! un messager vient arrêter son bras : « Le Loup » est mort et il suffit qu'un seul expie pour que la justice soit satisfaite... Eperduement Tai-Leng s'élança, il court, il fend l'espace. Il arrive. Ko-Ai sur son lit est inanimée. Dans une cassolette brûle encore l'encens mortel, le parfum libérateur qu'elle a respiré. Cependant, la mort n'a pas accompli son œuvre. Par les fenêtres qu'il ouvre largement, Tai-Leng fait entrer l'air vivifiant. Ko-Ai rouvre les yeux. Et l'aurore du jour qui se lève est aussi l'aurore de leur bonheur renaissant.

Tai-Leng Sessue Hayakawa
Ko-Ai Tsuru Aoki

UNE MARTYRE

(Thunderclap)

composé par Paul H. Sloane
et réalisé par Richard Stanton

Film Fox 1921 Edition Fox

Jamieson, un aventurier, torture sa malheureuse femme après l'avoir ruinée et séparée de la petite fille qu'elle avait eue d'un premier mariage.

Cette petite, Betty, se sauve un jour du couvent pour retrouver sa maman qu'elle chérit beaucoup. Mais elle n'a que trois ans et ne trouve pas son chemin. Elle écoute les conseils de Tommy, un petit orphelin qu'elle rencontre, et qui lui dit de rentrer chez les bonnes sœurs.

Quinze ans ont passé. Jamieson est resté le même mauvais homme, tenancier d'un tripot. Sa femme, la malheureuse martyre, est paralysée. Ses yeux et son cerveau seuls vivent encore.

Tommy est devenu le domestique de Jamieson. Le brave petit garçon qui n'a jamais connu sa vraie mère, s'est épris de l'infirme et, pour elle, endurerait les pires privations.

Jamieson, dont les affaires vont mal, imagine de faire revenir sa belle-fille et de l'installer à sa table de jeux pour attirer la clientèle.

Betty ignorait l'existence de sa mère, qu'elle croyait être une artiste partie à l'étranger depuis longtemps, insouciant à l'égard de son enfant.

Sa douleur est grande et, pour elle aussi, les mauvais traitements vont commencer.

Malgré les coups, Tommy reste à la maison pour défendre les deux malheureuses.

Le jeune garçon a hérité, d'un ancien patron, d'un cheval de course qu'il a appelé Hasard.

Tommy a fait des prodiges pour l'entraîner. Il arrive à le faire engager au « Century Handicap ».

A la maison de jeux, les affaires vont mal. Un client a surpris Jamieson en train de tricher et lui a donné vingt-quatre heures pour qu'il lui rembourse ses quarante mille dollars. Pour sauver sa vie, Jamieson promet sa belle-fille en mariage à Faustin, propriétaire d'écuries de courses qui va truquer le Handicap, afin d'avoir la somme libératrice.

Pour plus de sûreté, Faustin et Jamieson décident d'empêcher « Hasard » de courir le Handicap. Le four-

gon qui renferme Tommy et son poulain est précipité dans les rapides.

Mais Hasard a été habilement protégé par un ami de Tommy et le courageux garçon lui-même est miraculeusement sauvé au moment où, après les rapides, il va sombrer dans une chute d'eau de plus de cent mètres.

Hasard gagne la course. Jamieson a une scène violente avec sa belle-fille ! mais au moment où il va la contraindre, par la force, à épouser Faustin, il est châtié par le joueur ruiné.

L'émotion terrible a produit un miracle. La martyre recouvre l'usage de ses membres et peut serrer dans ses bras Tommy riche, et Betty heureuse, ses deux chers enfants.

Jamieson J. Barney-Sherry
Sa femme Mary Carr
Betty Violet Mersereau
Tommy Paul Willis
Faustin Walter Mac Evan
Le Bébé Carrol Chase

SON FOYER

(A man's home)

tiré du roman d'Edmond Breese et Anna S. Richardson par Edward Montagne et réalisé

Ralph Ince

Film Selznick 1921. Edition Select.

Frederick Osborn Harry Morey
Frances Osborn Kathlyn Williams
Lucy Osborn Faire Binney
Amanda Green Margaret Sedden
Cordelia Wilson Grace Valentine
Jack Wilson Ralph Bottomby
Arthur Lynn Matthew Moore

LA CLOCHE D'AIRAIN

(The bronze bell)

tiré de la nouvelle de Louis J. Vance par D. Andrews et L. Stevens et réalisé par James W. Horne
Production Ince 1921. Edition Paramount.

Har Dyal Rutton Courtenay Foote
David Amber
Sophia Farrell Doris May
Salig Singh John Davidson
Nairaini Claire Du Brey
Chatterji Noble Johnson
La Bertouche Otto Hoffman
Capitaine Darington Gerald Pring

LA PAUVRETE DES RICHES

(Poverty of Riches)

composé pour l'écran par Leroy-Scott et réalisé par Reginald Barker
Production Goldwyn 1921. Edition Erka

John Colby (enfant) Frankie Lee
John Colby Richard Dix
Katherine Colby (enfant) Dorothy Hughes
Katherine Colby Leatrice Joy
Tom Donaldson John Bowers
Grace Donaldson Louise Lovely
Mrs Holt Irène Rich
Lyons De Witt Jennings
Hendron Roy Laidean
Stephen Philipps Dave Winter
Edward Phillipps John Cossar

LE FRIQUET

Production Lombardo-Film
1921, tirée du roman de Gyp,
avec l'interprétation de Leda Gys
[Edition Phocéa]

UNE JOURNEE DE PLAISIR

(A day's pleasure)

quatrième film de la série de huit tournée par Charles Chaplin pour First National Exhibitors' Circuit, composé et réalisé par Charles Chaplin en 1919, après *Une Idylle aux Champs* et avant *Le Gosse*

Charlot Charles Chaplin
Sa femme Edna Purviance
le voisin du bateau Tom Wilson

LES MYSTERES DE PARIS

Dixième chapitre : *Le Maître d'Ecole et la Chouette*

L'opération payée par Ferrand s'annonçait bien : Martial, le fiancé de la Louve, avait été muré dans une cabane de planches où il allait mourir de faim ; nulle crainte de ce côté qu'il n'intervint. Les autres fils, précoces bandits, avaient reçu leur consigne. Le plan fut exactement exécuté : d'un coup d'épaulé, la Goualeuse fut précipitée dans la Seine et abandonnée dans un fort courant.

Et Fleur de Marie était sur le point de succomber, quand une main vigoureuse la saisit : c'était la Louve, nageuse émérite, qui, sortie de Saint-Lazare, le matin même, traversait à la nage la Seine pour retrouver son Martial. Elle le sauva après avoir sauvé Fleur de Marie, qui fut transportée dans un pavillon voisin où demeuraient d'autres victimes de noble famille, ruinées par le notaire Ferrand.

Mais le destin guettait la comtesse Mac Gregor, qui méritait un châtement pour s'être jouée de l'amour d'un jeune prince et avoir laissé mourir sa fille. Mais ce châtement, ce ne fut pas Rodolphe qui l'apporta. La Chouette s'en chargea en tentant d'assassiner la comtesse ; celle-ci, près de l'agonie, fit mander Rodolphe et, d'une voix défaillante, confessa que leur fille était la Goualeuse. Et comme Rodolphe secouait la tête, accablé, car Fleur de Marie avait été enlevée de Bouqueval et qu'il ne savait pas à cette heure, où elle se trouvait, la moribonde expliqua :

« Ecoutez-moi, fit-elle d'un ton suppliant. Lorsque notre fille eut quatre ans, mon frère chargea Mme Séraphin, veuve d'un ancien serviteur à lui, d'élever l'enfant jusqu'à ce qu'elle fut en âge d'entrer en pension. La somme destinée à assurer l'avenir de notre fille fut déposée par mon frère chez un notaire cité

pour sa probité. Au bout d'un an, on m'écrivit que la santé de ma fille s'altérait... Huit mois après, qu'elle était morte et l'on m'envoya son acte de décès. Ce notaire, qui se nommait Ferrand, avait livré notre fille à la Chouette par l'intermédiaire d'un misérable, actuellement au bagne de Rochefort. »

« Exténuée, la comtesse ne put achever ; Rodolphe ne doutait plus. Fleur de Marie, la pauvre Goualeuse, était sa fille, mais il leur était instruit trop tard. Fleur de Marie devait être morte, les criminels qui avaient juré sa perte l'avaient assassinée. Ah ! les terribles heures que passa Rodolphe le Rédempteur ! Mais la Parque sinistre aux longs ciseaux n'avait pas voulu couper encore le fil qui rattachait Fleur de Marie à la vie. Rodolphe aurait voulu que la Chouette, l'ignoble ogresse, fut livrée au bourreau, mais le Maître d'Ecole se chargea de l'opération, en étranglant au fond d'une cave son affreuse compagne.

LE FILS DU FLIBUSTIER

Neuvième épisode : *Le Passé*

Jacques est devenu chauffeur de taxi et Pacoulin a repris son métier de garçon livreur. Cependant Malestan se porte mal. Le docteur Perdonnet a conseillé à son fils d'aller voir le malade et l'accompagne. Dès qu'ils arrivent, celui-ci plein d'amertume s'écrie : J'ai voulu le repos de ta mère, elle ne veut plus la maison que je lui avais offerte... J'ai voulu ta fortune, et te voilà chauffeur de taxi... Vous me détestez donc bien ?...

Non, ce n'est pas lui que l'on déteste, c'est son argent. Alors Malestan leur raconte ses premières années de lutttes, ses économies perdues dans une faillite de banquier, son amour bafoué, la calomnie dont il est victime, sa fuite dans un voilier au fond de la cale qui lui servait de refuge...

Il ne juge pas à propos de dévoiler d'autres aventures moins pitoyables, vente d'opium, chantages, ouverture de tripots... mais il montre sur son bras un tatouage, une ancre avec le mot « Zou » en exergue. C'est un mot du patois de son pays ; cela signifie : en avant, de l'audace, vas-y ! Il en a fait sa devise.

ROULETTE CHEZ LES BOHEMIENS

Neuvième épisode : *Révélation*

La Pleuvre expose son idée :
— Dites à Odette que, si elle consent à vous épouser, Jean aura la vie sauve !
Hubert approuve le projet et rentre aussitôt à Sever
(la suite page 11)





Jenny Hasselquist

Comme plusieurs autres grandes artistes de l'écran, Jenny Hasselquist est venue au cinéma par la danse.

Née en Suède il y a vingt-cinq ans, Jenny Hasselquist entre toute enfant encore à l'Opéra Royal de Stockholm, où elle passa plusieurs années d'études arides dans le corps du Ballet.

Excellentement douée pour la danse, elle n'aurait cependant probablement pas atteint une aussi rapide notoriété si, en 1912, Michel Fokine, le grand danseur russe ne s'était intéressé particulièrement à elle.

En 1916, Jenny Hasselquist, alors à peine âgée de vingt ans, était première danseuse au théâtre qui l'avait vue débiter.

Après trois années de succès dans les ballets des principaux opéras, Jenny Hasselquist qui désire paraître désormais dans des spectacles consacrés uniquement à la danse, débute au Colisée de Londres, avec ses camarades des Ballets suédois que, l'an dernier, Paris applaudissait de longs soirs au Théâtre des Champs-Élysées. On l'a particulièrement applaudie dans *Shéhérazade*, dans *Les Vierges Folles*, *Iberia*, *Jeux*, etc...

Les débuts de Jenny Hasselquist au cinéma remontent à 1917. C'est en effet à cette époque que Maurice Stiller l'engagea pour tourner le rôle principal de *Balletprimadonna*, celui d'une petite paysanne très douée pour la danse, qu'un riche propriétaire envoie étudier à la ville et qu'il épousera plus tard, en dépit des avances d'un jeune violoniste. Comme on voit, ce rôle était admirablement taillé à la mesure de celle qui brillait alors à l'Opéra de Stockholm. Ses par-



tenaires dans ce film, qui a été édité en France sous le titre : *Wolo*, étaient Lars Hanson (*Wolo*, le violoniste) et Richard Lund.

Un intervalle de deux ans s'écoula entre le premier et le deuxième film de Jenny Hasselquist. Car c'est seulement en 1919 qu'elle fut engagée par le grand réalisateur Ernest Lubitsch, alors qu'elle dansait à Berlin, pour interpréter un rôle de danseuse orientale dans *Sumurun*, aux côtés de Pola Négri et de Paul Wegener.

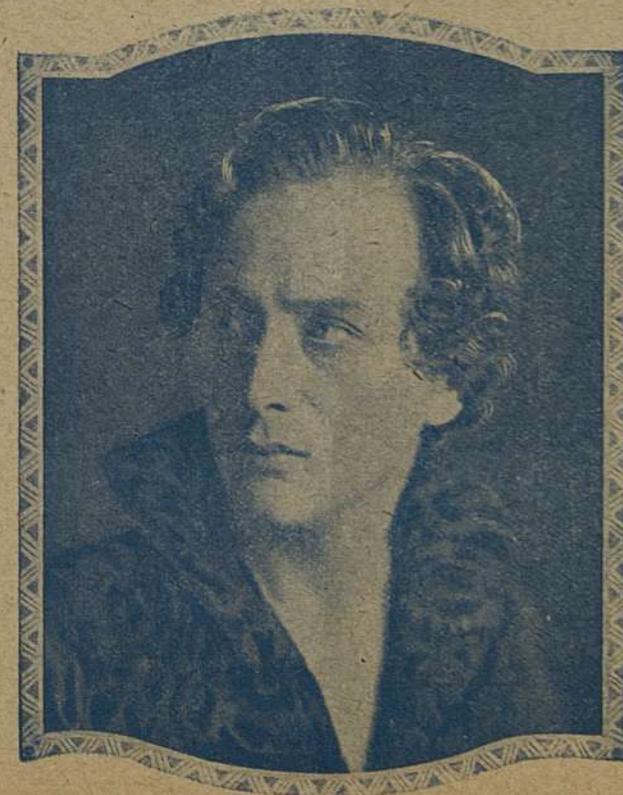
L'année suivante, en 1920, Jenny Hasselquist, revenue en Suède, est de nouveau engagée par Maurice Stiller pour tourner une autre production de la Cie Svenska.

C'était *Johan*, la simple histoire d'une paysanne qui, mariée à un maître déjà âgé, écoute malgré elle les propositions d'un jeune valet et manquera de bien peu de s'enfuir avec lui pour le suivre dans son aventureuse existence. Ce film, qui a paru l'an dernier en France sous le titre : *A travers les rapides*, a donné à Jenny Hasselquist une première occasion de révéler pleinement son talent d'interprète visuelle, et nous a prouvé son courage et sa conscience artistique, au cours de la fameuse scène de la descente des rapides sur une frêle embarcation.

En 1921, Jenny Hasselquist est revenue tourner, de nouveau sous la direction de Stiller, un film intitulé en Suède *De landsflickige*, et que nous venons de voir sous le titre : *Les Emigrés*. C'est la première fois que Jenny Hasselquist incarne à l'écran une jeune fille du monde ; charmante dans toute la première moitié du film, elle émeut profondément dans les scènes du tribunal qui suivent.

Changeant de metteur en scène, mais toujours pour la même firme suédoise, Jenny Hasselquist a tourné, durant l'été de 1921 : *Vem Dömer* (*L'épreuve du feu*) sous la direction du grand réalisateur Victor Sjöström. Ce film, dont nous avons publié un résumé dans notre dernier numéro, fournit à l'artiste un rôle qui serait en somme assez semblable au fond à celui qu'elle tenait dans *A travers les Rapides* (jeune femme mariée à un homme déjà âgé et éprise dès longtemps d'un jeune homme) si l'action ne comprenait par la suite plusieurs scènes très dramatiques et, de plus, éminemment visuelles (la scène du miroir et l'épreuve du feu).

L'été dernier, Jenny Hasselquist, comme chaque année maintenant, est revenue tourner pour la Svenska un nouveau film dont le metteur en scène est Victor Sjöström qui, avec Matheson Lang, le grand acteur anglais, interprète l'un des principaux rôles masculins.



Gösta Ekman

Gösta — l'équivalent suédois d'Auguste — Ekman est né à Stockholm en 1889.

Très jeune, dès quinze ans, il débutait à la scène, à l'Oskarsteatern.

Plusieurs années, il joue en tournée à travers la Scandinavie des rôles très divers dans une infinité de pièces de tous genres. Il demeure quelque temps en Finlande, à Göteborg, puis au Brunnskus-teatern de Helsingfors. Il s'essaie à cette époque dans l'opérette.

En 1914, Gösta Ekman revient à peu près définitivement à Stockholm, engagé pour une longue période au Folkteatern. C'est là qu'il a fait les créations qui lui ont valu la renommée dont son nom jouit actuellement en Scandinavie.

Ses principales créations, au cours de ces dernières années, furent : *L'Idiot*, de Dostoïevsky ; *Thora van Deken* (qu'il devait tourner, par la

suite) ; Christian, de *Struensee*, *Marie-Madeleine*, etc...

C'est à la Skandia-Film que Gösta Ekman a débuté au cinéma.

John W. Brunius fut longtemps son metteur en scène. Leur premier film date de 1918. C'est *Mästerkälten* (*Le Chat Botté*) avec Mary Johnson et Gustave Fredrickson.

Puis vinrent : *Guŕkoviczarna* (que Gaumont vient d'éditer sous le titre : *Autour d'un Cœur*) ; *Thora van Deken* (*Durété d'âme*) avec Pauline Brunins ; *Bomben* (*La Bombe*), avec Karine Molander ; *Familiens Traditioner* (*Les Traditions de la Famille*), avec Mary Johnson et Tora Têje ; et enfin *Lyckoriddaren* (*Le Chevalier Errant*), avec Mary Johnson et Axel Ringvall.

Cela nous mène en 1921 ; c'est alors que Gösta Ekman passe de la Skandia-Film à la Cie Svenska. Il va tourner *Vem Dömer*, avec Jenny Hasselquist et Ivan Hedquist, sous la direction de Victor Sios-trom. On sait que ce film vient de paraître en France sous le titre : *L'Épreuve du Feu*.

CARACTÈRES



Tom Moore

« Ce lecteur du *Journal Amusant* qu'a-t-il à se fiche de nous ? Il nous tutoie, ma parole, et prend des familiarités bien osées avec le public. Il semble nous prendre à témoin de tout ce qu'il fait et attend sans doute une approbation. Mais nous ne la lui donnerons pas, et pour cause.

Bien sûr, Tommy nous prie constamment de ne pas prendre au sérieux ce qu'il fait, et de rire avec lui de bon cœur, sans arrière-pensée. Mais il nous prend malgré nous, l'envie de croire à ces aventures qu'il nous raconte, en fin diseur, qui sait la blague et la façon de l'exposer. Il est si bienveillant ; il nous promet d'avance qu'on ne s'ennuiera pas et tient promesse. C'est déjà quelque chose. Il est tant d'autres qui promettent de nous intéresser et qui nous ennulent.

Parce qu'il a eu trois frères, Owen, Matt et Joë, il s'est vu retrancher trois quarts de son talent qu'on a reportés sur ceux-ci. Du danger d'être quatre à se

partager un nom célèbre. Mais Tom reste pour nous le benjamin de la famille et le plus terrible des quatre ; sa fantaisie, toute spontanée, avec ces airs relâchés de gavroche n'est pas inhérente. Elle est on ne peut mieux cohérente pour qui sait les rapprochements bizarres de certaines mœurs, bien que différentes. Avec un petit effort, nous poserons donc volontiers la signature de Poulbot sous ce dessin de quelque Dick. Et l'humour de Crickewood équivaut à celui de Montmartre.

La pipe de Tom Moore est, je crois, aussi de ces choses qu'on ne peut nommer sans citer un nom. Les célébrités aiment avoir un tic ; quand elles n'en ont pas, elles s'ingénient à s'en donner. Voulu ou pas, cette pipe a fait école et nous lui devons des types bien campés. Cela vous donne un air gaillard très remarqué et fournit l'occasion de premiers plans familiers. Car le film-farce où l'on se fiche du spectateur est une bonne chose. Il nous soulage un peu du film-sérieux où on a tellement l'air de se préoccuper du spectateur que celui-ci s'en fiche. Juste retour des choses d'ici-bas, où tout, tôt ou tard, revient à sa place. Tom Moore nous prie de ne pas croire à ses histoires ; cet autre nous supplie de croire aux siennes. L'un et l'autre s'y prennent d'une drôle de façon, certes, mais le premier aura pour lui son esprit contradictoire qui voudra justement que nous le croyions, alors que l'autre parlera aux murs.



Maë

Murray

Parce qu'elle avait de jolies jambes, Maë Murray les a montrées. Elle a commencé par les exhiber au music-hall, puis s'est aperçue que le premier plan est plus suggestif lorsque de savants dessous s'y montrent, que ceux-ci sur une quelconque estrade où il faut la lorgnette pour les distinguer. Elles n'ont rien perdu au change, ces jambes, mieux, elles y ont gagné, car l'on s'est aperçu qu'elles étaient agrémentées d'autre chose. En effet, après avoir proclamé que Maë la danseuse, avait des jambes uniques, on a été tout étonné de lui trouver un dos, des bras, des yeux, un nez et

une bouche absolument remarquables. De là le départ vers ces premiers plans détaillés où le nombril photogénique une paillette, à moins que ce ne soit le contraire.

Mais Maë avait du cran. Elle avait même, cette girl absolue, un front tenace et des poings fermes. Elle a gagné la partie et la voilà du cinéma. La blonde ébouriffée, poupée exposée dans des vitrines rutilantes, fut gourmande de shimmy. Elle n'est pas rassasiée et la voilà s'en gavant encore. Et nous en profitons, professeurs ou profanes, heureux d'assister aux progrès de cette studieuse élève. Et nous savons, à la voir tant s'appliquer, qu'elle arrivera à un résultat surprenant en matière d'interprétation, à moins que ce ne soit déjà fait.

On nous a heureusement conservé ses jambes, et c'est extraordinaire en un art où l'on a la manie de tout

couper. Maë, la danseuse, s'assagira tôt ou tard ; comédie ou drame, elle jouera tout, minutieusement étourdie, de son masque effarouché comme satin qu'on froisse. Mais elle dansera toujours, de corps ou d'esprit, flamme folle qui ne s'éteint pas comme ça, avec un souffle. Et ce sera du drame dansé, de la comédie mimée.

Cette suprême inexpérience, dont la gamme riche peut s'étendre de la femme grave à l'enfance la plus aigüe, est une aubaine. Cela me rappelle cette abeille de la ruche collective, qui confie et abandonne si facilement son trésor : le miel. Elle le fait inconsciemment, sans volonté, avec toute sa puissance de beauté qui s'ignore. Elle se donne en somme. Mais Maë ne sait pas ce qu'elle donne ; non. Et puisse-t-elle jamais ne le savoir, de peur qu'elle nous le reprenne.

JAQUE CHRISTIANY.



Edith Jehanne

Il arrive de temps en temps qu'un metteur en scène, las de chercher pour ses films des ingénues périmées de théâtre ou de promenoir, engage une simple débutante.

C'est ainsi que Raymond Bernard, au moment de tourner *Triplepatte*, confiait le rôle d'Yvonne Herbelier à Edith Jehanne.

Edith Jehanne — ce sont les deux prénoms de cette jeune artiste, qui entend ne pas livrer aux interviewers son véritable nom — est née il y a vingt ans dans le Berry. Véritable sauvageonne, elle y a vécu la vie simple et saine des petits campagnards, ses amis — et aussi ses adversaires car elle engageait avec « les garçons » de perpétuelles batailles — et cela jusqu'à ces dernières années. C'est dire quelle parfaite interprète des romans de George Sand elle ferait elle qui, tout à côté de la demeure de « la bonne dame de Nohant », à Nohant-Vic, a écoulé toute son enfance.

C'est vers quinze ans qu'Edith Jehanne fait un premier voyage à Paris, où son grand frère Claude, très doué pour le dessin et la peinture est venu étudier son art.

« Je me souviens encore, racontait-elle à la veille de l'édition de *Triplepatte*, de la première séance de cinéma à laquelle j'ai assisté dans le petit coin du Berry où je suis née. Je m'étais offert ce luxe moi-même ; toutes mes économies y avaient passé ! Pour vingt centimes j'avais eu une place au premier rang sur un banc ajouté, car la salle était comble. Comment dire mon extase et ma surprise en voyant vivre des personnages sur ce simple écran de calicot. Tout de suite j'adorai le ciné. Je connus bientôt parfaitement à force de les retrouver chaque semaine tous les grands artistes qui ont donné leur temps et surtout leur cœur à l'art muet, et je les aimais ! Je rêvais d'eux en courant par les champs ; j'enviais un peu leurs aventures, même leurs souffrances et aussi leurs belles récompenses. A cette époque, dans les films, les jeunes filles apparaissaient toujours dans un bouquet de fleurs et leur histoire finissait dans un pays où le clair de lune est très bleu...

« A présent, je suis à la veille de paraître à mon tour sur la toile magique. Mon émotion est grande. Il me semble que c'était hier que j'étais assise sur mon banc, bouche bée et les pieds ne touchant pas le sol.

« C'est dans deux des films les plus importants que Pathé-Consortium sort au début de cette saison que j'ai l'honneur de me produire pour la première fois devant le public : *Rouletabille chez les Bohémiens* et *Triplepatte*.

J'achève en ce moment même de tourner les dernières scènes de *Rouletabille* sous la direction de Fescourt, qui est un remarquable metteur en scène. Il a bien voulu penser que la petite débutante que j'étais saurait exprimer toutes les souffrances de la pauvre Odette. Si j'ai réussi il m'est infiniment agréable de proclamer que tout le mérite lui en revient.

« Dans *Triplepatte*, l'extraordinaire comédie de Tristan Bernard et Godfernaux, dont Raymond Bernard a fait une œuvre cinématographique vraiment magnifique, j'interprète le rôle de la jeune fiancée. C'est le premier rôle que j'ai interprété pour l'écran. Raymond Bernard a su me rendre facile une tâche qui m'effrayait beaucoup. « Pensez seulement, répétait-il toujours, et ne cherchez jamais à jouer, ainsi vous exprimerez juste. » Ce travail redoutable s'est accompli avec une facilité que je n'aurais pas osé espérer. »

Ajoutons qu'Edith Jehanne est la sœur d'une autre charmante ingénue, Silvia Grey ; c'est pendant qu'elle tournait *Le Secret de Rosette Lambert*, que Raymond Bernard, le metteur en scène, proposa à la jeune sœur de cette dernière de « faire du cinéma », elle aussi. Félicitons-le de l'y avoir décidée.

Henri Debain

Né à Paris en 1886, Henri Debain n'a commencé à appartenir au cinéma qu'en 1918. Jusque-là son ambition se bornait à succéder à son père, dans la profession d'orfèvre.

Doué excellemment pour le dessin et en particulier pour la caricature, Henri Debain avait exposé en 1913 et 1914 au Salon des Humoristes. Le cinéma l'intéressait — puisqu'il se souvient d'avoir fréquenté assidûment l'Omnia-Pathé des Boulevards ; mais cependant pas au point de vouloir s'occuper personnellement de ce qui alors était plus une industrie qu'un art.

Quant au théâtre, il n'a jamais joué dans la vie d'Henri Debain le rôle prépondérant qu'il occupe dans la carrière de la plupart des interprètes de l'écran. Toute son expérience théâtrale se borne à quelques petits rôles fantaisistes tenus dans des revues représentées par des amateurs de ses amis.

Mobilisé durant toute la durée de la guerre, Henri Debain, trouve pourtant le temps de collaborer au *Film*, que dirige alors Henri Diamant-Berger, et y donne des articles et des caricatures.

Le cinéma de 1919 est d'ailleurs autrement intéressant pour un artiste que celui d'avant-guerre. Aussi Henri Debain, abandonnant définitivement l'orfèvrerie, accepte-t-il de prendre un premier contact avec l'appareil de prise de vues, dans une revue cinématographique de H. Diamant-Berger et André Heuzé, où, aux côtés du regretté Enthoven, il incarne pour ses débuts... un saint !

Peu après, H. Diamant-Berger porte à l'écran *le Petit Café*, de Tristan Bernard, qui sert de rentrée à Max Linder. Un rôle important y est confié à Henri Debain, celui du « plongeur ».

Adolphe Osso, l'actuel directeur de la Sté Paramount de France, fondait en 1920 une firme dont la première production fut *Le Secret de Rosette Lambert*. Le scénario, composé par Tristan Bernard, fut réalisé par Raymond Bernard. On se rappelle le personnage qu'Henri Debain y incarnait, le détective très amateur James Jamier.

Pour le Film d'Art, Raymond Bernard compose et réalise ensuite *La Maison Vide*, dont le personnage principal, celui du savant Lebéchet, est confié à Henri Debain, qui peut donner là toute la mesure de son sens aigu de l'humour.

Les Films Tristan Bernard sont ensuite fondés, et en mars dernier, Henri Debain tournait, toujours sous la direction de Raymond Bernard, *Triple-patte*, que l'on vient d'applaudir.

Engagé à l'année par les Films Tristan-Bernard, Henri Debain prend une part active à l'élaboration de toutes les productions de cette firme, et, en dehors de l'interprétation, collabore à l'établissement du « découpage », à la réalisation et au montage des films, avec Raymond Bernard, qui les réalise.

Ainsi, après avoir collaboré avec ce dernier à la réalisation de deux courtes bandes comiques intitulées *L'Homme Inusable* et *Grandeur et décadence*, sans toutefois y avoir interprété de rôle, Henri Debain vient de tourner le personnage principal du *Costaud des Epinettes*, la nouvelle production des Films Tristan Bernard.

« Dans ce dernier film, déclare Debain, je passe au rayon presque tragique... Je ne suis pas can-



avec

Andrée

Brabant



dans

La Maison

Vide

onné dans le comique et ne veut l'être. J'aime l'humour et par l'humour on peut, je crois, arriver à des effets irrésistiblement drôles. La vie est *humour*, elle n'est pas *rire*. Le rire qu'entraîne l'humour est une disposition d'esprit où appa-

raissent chez les spectateurs le sens du ridicule et la faculté de l'ironie. C'est en vertu de cette collaboration du public que font rire — presque toujours sans le vouloir — Tristan Bernard et Charles Chaplin. »

LES FILMS DE LA SEMAINE

(suite de la page 5)

Turn. Il va trouver Odette et lui propose brutalement le marché. Afin de sauver celui qu'elle aime, Odette consent à épouser Hubert.

La cérémonie du couronnement et des noces a lieu sans retard. Des fêtes splendides sont données dans le sanctuaire. Calliste triomphe et se repaît avec joie des souffrances de la pauvre reine.

Soudain, au moment où le patriarche va unir les mains d'Odette et d'Hubert, un homme apparaît et crie : — Arrêtez ! Cet homme est Rouletabille. Il prétend encore une fois qu'Odette n'est pas la reine des Bohémiens.

— Mais le signe ? crie-t-on de toutes parts.

— Elle n'a pas le signe ! répond Rouletabille, et il montre l'épaule d'Odette d'où le signe a en effet disparu.

La vieille Zina apparaît alors et révèle la vérité : dans sa vieille cabane de Provence, voyant Odette menacée par la rage sanguinaire de Calliste, elle avait voulu sauver la malheureuse enfant. Par les ressources de la magie, elle fit apparaître le signe qui la rendait sacrée ; par cette même science magique, elle le fait disparaître.

Après sa confession, Zina meurt. Rouletabille emmène Odette ainsi que Jean, qui est délivré.

Hubert n'a pas perdu l'espoir de triompher de son rival. Apprenant que Jean est descendu à l'hôtelierie, il cache dans sa chambre le livre sacré. Puis il va trouver Andréa et lui dit que Jean est le voleur du livre. Andréa et ses hommes arrêtent immédiatement Rouletabille et ses amis.

M^{me} Georges WAGUE

LEÇONS D'ART CINÉGRAPHIQUE

Cours de 5 à 7, le Dimanche, en son studio, 5, Cité Pigalle (2^e).
Tél. : Trudaine 23-36.

FILMS D'OCCASION usagés, bon état, POUR AMATEURS et professionnels, depuis 10 centimes le m. Baudon Saint-Lô, 36, rue du Château-d'Eau, Paris (Nord 39-41).

SI VOUS CHERCHEZ

pour votre Cinéma, ou pour tout autre Commerce ou Industrie

Un Successeur

UN ASSOCIÉ
DES CAPITAUX

Adressez-vous :

Banque PETITJEAN
12, rue Montmartre, 12 PARIS

L'ACADEMIE DU CINEMA

dirigée par Mme Renée Carl, des Studios Gaumont.

Cours le samedi après-midi —

Leçons particulières —

Cours du soir

COURS DE DICTION

Studio : 23, boulevard de la Chapelle (près du Faubourg Saint-Denis). — Pour tous renseignements tous les jours de 5 à 7 heures.

COURS DE DANSE, le jeudi et le samedi soir, de 9 heures à minuit. — Salle Herz, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.



PELADE et toutes chutes des cheveux repoussés par le traitement de BERDIE, 12, r. Clairaut, PARIS. - Prix : 16.50 Franco.

N° 106
4^e Année

CINÉ

7 DÉC.
1922

pour *tous*

0 fr. 25



EDITH JEHANNE

la charmante interprète de *Triplepatte* et de *Rouletabille chez les Bohémiens*